

Rencontre croisée avec Alain Kirili et Archie Shepp

Propos recueillis et traduits par FARA C.

Entretien paru le 27 août 1996 dans l'Humanité

**Le sculpteur improvise un modelé sur la musique du jazzman.
Un livre est issu de ces rencontres.**

Le jazz et Kirili : un lien naturel, organique. Le sculpteur français improvise un modelé comme un jazzman taille l'espace sonore. Le jazz a influencé nombre de plasticiens, d'écrivains : Piet Mondrian, Amiri Baraka, Richard Wright, Michel Leiris... Mais la critique en général tait cet ascendant. Alain Kirili brise le silence, avec son livre « Sculpture et Jazz, autoportrait » (1). Le 25 août à Uzeste, les oeuvres d'Alain Kirili ont convié l'éminent musicien de jazz Archie Shepp pour une performance spéciale dont elles étaient la source d'inspiration. Auparavant, Alain Kirili nous avait reçus dans son atelier, avec Archie Shepp. A l'issue de notre rencontre, le sculpteur et le saxophoniste sont allés, ensemble, exprimer leur soutien aux sans-papiers de l'église Saint-Bernard.

Pourquoi, selon vous, l'influence du jazz a-t-elle été souvent occultée par les critiques et les historiens de l'art ?

Alain Kirili :

Parce qu'ils pensent que l'influence afro-américaine n'est pas un élément de plus-value, donc pas une référence valorisante dans l'étude d'un artiste. Il y a un préjugé, qui devient une sorte de distorsion de la vérité. Mon livre, qui s'élève contre cela, est politique. Cette musique constitue une source essentielle de la culture des artistes. Un ami peintre new-yorkais me disait que, lorsqu'il arrête de passer la musique de Thelonius Monk, celle-ci est remise, deux étages plus haut, par un autre peintre. Quand l'officialité moderne fait référence à John Cage, Phil Glass et Steve Reich, elle n'a pas le droit d'omettre Ornette Coleman, Cecil Taylor, Archie Shepp... En 1970, la Fondation Maeght, à Saint-Paul-de-Vence, a invité Albert Ayler, Sun Râ et Cecil Taylor, mais c'est l'exception qui confirme la règle.

Pourquoi le jazz touche-t-il tant d'artistes ?

A. K. :

La nature du fascisme est asexuelle ou anti-sexuelle. La liberté est liée à la sexualité, à ce que la pulsion puisse s'exprimer. J'ai trouvé cette liberté, ce désir de créer, de façon beaucoup plus évidente dans la rythmique du jazz. Quand on perd le respect du corps, il y a un danger de dogmatisme et de fascisme. Je ressens le jazz comme une émotion incarnée. Pareillement, ma sculpture est une émotion incarnée, et même syncopée, rythmique, une sorte de dialectique en fragmentation.

Qu'avez-vous ressenti lors de la visite d'Archie Shepp dans votre atelier ?

A. K. :

Il est merveilleux d'être visité par un grand musicien comme Archie Shepp, avec lequel s'instaurent un dialogue et une réflexion. Notre rencontre aboutira sûrement – et votre journal est le premier à le savoir – à un projet de transversalité dans lequel interviendront la musique, la chorégraphie, le théâtre... Lors de sa première visite ici, Archie a dit : « Ces sculptures sont des masques. » Une remarque d'une immense richesse. Une visite d'atelier par des artistes venant de disciplines différentes peut apporter un éclairage extrêmement intéressant. En particulier de la part d'un être cultivé comme Archie Shepp qui, en plus d'un musicien historique, est un homme pour qui le théâtre et les arts en général ont une importance.

Archie Shepp, qu'est-ce qui vous interpelle chez Alain Kirili ?

Archie Shepp :

Le fait qu'il développe une approche globale, ouverte sur l'extérieur, sur la différence, sur les autres expressions artistiques. La musique africaine américaine, usuellement appelée jazz, est dérivée de la musique africaine. Or, en Afrique, l'art possède une dimension sacrée. Il est sous-tendu par un concept combinant tout à la fois la musique, la danse, l'amour, l'érotisme...

Ce qu'Alain Kirili appelle transversalité...

A. S. :

Oui. J'utilise le terme « synesthétique » pour désigner cette synergie d'esthétiques différentes. La musique africaine est un challenge, un défi au système capitaliste, impérialiste et judéo-chrétien dans son ensemble. Nous, les Africains, sommes perçus comme des êtres stéréotypés : nous jouons de la musique, mais nous ne pouvons pas construire des avions. Ce qui est faux. Mais il est vrai que nous fournissons une grande partie des ressources naturelles de la terre et que nous formons une composante importante pour l'existence du monde et pour une nouvelle philosophie.

Les Occidentaux sont souvent frappés, dans la culture africaine, par la vitalité, l'énergie joyeuse et, en même temps, la capacité de résistance et de révolte, comme l'ont montré les grévistes de l'église Saint-Bernard...

A. S. :

La révolte n'est pas une qualité intrinsèque à la culture noire. La révolution, la rébellion sont des réactions à l'oppression. Cela dit, les problèmes sociaux trouvent un terrain d'expression dans l'art. C'est normal. En Afrique, il existe des chants de travail, qui sont davantage que des chants, puisqu'ils ont une fonction et qu'ils peuvent contribuer à un changement. Je parle de l'Afrique, parce que j'ai pleinement conscience de mes sources et de mon héritage culturel et humain. Quand je dis Africain, je veux signifier noir : non pas dans le sens de la couleur, mais du symbole. La couleur blanche symbolise le puritanisme, le capitalisme, les banques, etc. Les Noirs symbolisent la danse, le soleil et la pauvreté (rires).

A. K. :

Si l'on est artiste, c'est que l'on est noir !

A. S. :

Oui, symboliquement. Je connais des Noirs qui sont plus blancs que des Blancs. Ce n'est pas une question de couleur de peau.

A. K. :

La question est la suivante : est-on vivant ? Est-on dans la rébellion? Assume-t-on symboliquement la blessure ?

A. S. :

Exactement. Et c'est universel. L'artiste accepte d'être en communion avec tout être de la planète et particulièrement avec ceux qui souffrent. Nous avons une responsabilité. Certains artistes gagnent de l'argent et de la gloire seulement. Ils se taisent. C'est pourquoi ils deviennent encore plus riches et plus célèbres ! Parmi mon peuple, beaucoup prétendent faire du jazz et passent sous silence les injustices dont ils sont témoins.

Alain et Archie, qu'est-ce qui vous met en colère, actuellement ?

A. K. :

Je suis constamment en colère. A chaque génération, les formes de liberté sont remises en péril. Donc être artiste est un acte de colère. Autrement, on est un individu académique.

A. S. :

Je suis d'accord avec Alain. L'artiste est une femme ou un homme conscient, au courant de ce qui l'entoure : la guerre en Bosnie, en Irlande, au Libéria... Le monde nous engage. L'artiste doit aller sur le terrain des événements qui le mettent en colère, y compris au détriment de son compte en banque et de la reconnaissance bourgeoise. Il doit se préparer à relever le défi : rester en colère à ce prix.

(1) « Sculpture et Jazz, autoportrait » (Stock, collection Echanges), par Alain Kirili, 260 pages, 120 francs.